

Toute la satisfaction qu'il offrait dans sa lettre, c'était de garder le silence si ses ennemis, c'est-à-dire les défenseurs de la croyance catholique, le gardaient de leur côté¹. Mais si on l'attaquait, il était bien résolu à ne pas demeurer sans réplique; et pour ce qui était des rétractations, « Que personne, disait-il, ne se flatte de m'entendre chanter la palinodie. Votre Sainteté, ajoutait-il cependant, peut finir toutes ces contestations par un seul mot, en évoquant l'affaire à elle, et en imposant silence aux deux parties. » Quant au livre qu'il avait le front de dédier au chef de l'Église, c'était un amas de nouveaux paradoxes, concernant surtout son étrange système de la justification opérée par la foi seule sans le secours des bonnes œuvres, qu'il allait jusqu'à déclarer inutiles au salut. Il publia dans le même temps deux autres écrits également scandaleux; l'un sur la confession, adressé à l'électeur de Saxe; l'autre sur les vœux : dans l'un et l'autre, il posait tous les principes de l'horrible doctrine qu'il ne fit que développer pendant le reste de sa vie.

Il n'y avait plus à balancer sur la dernière condamnation que méritait ce novateur audacieux. Déjà l'on murmurait des lenteurs employées par la cour romaine dans un si grand péril de la religion, et de tous côtés on ne parlait qu'avec alarme des progrès que faisait l'erreur à la faveur de l'inaction et de la négligence. Les Dominicains d'Allemagne, les Augustins même soulevés contre leur indocile et hérétique confrère, écrivirent au pape Léon que, si c'était une faute en politique, c'était un crime en matière de foi, de ne point arrêter le mal à sa source; que la rapidité de ses progrès devait se comparer à celle des incendies; que l'arianisme n'avait été d'abord qu'une étincelle, qu'on eût éteint sans peine dans la ville d'Alexandrie où elle s'était allumée, et que, pour y avoir été négligée, elle avait depuis embrasé tout le monde chrétien; que Jean Hus et Jérôme de Prague auraient causé les mêmes ravages, sans la prompte et sage sévérité du concile de Constance². Le docte Eckius fit de son côté le voyage de Rome, où il fut reçu avec l'accueil que méritaient son zèle et ses lumières, et où il fit sentir combien il fallait se hâter pour sauver la religion en ces la Germanie. Comme il était beaucoup mieux instruit que les autres théologiens des sentimens de Luther, qu'il avait observé de si près, il servit principalement à dresser la censure qu'on résolut de porter contre l'hérésiarque.

Paravant, le pape, ému du danger de l'Allemagne, et de la comparaison que tout le monde faisait des troubles excités par Lu-

¹ Epist. Luth. ad Leon X, t. 2, fol. 82. — ² Sleidan. Comment. l. 2, p. 50. Cochl. de act. in script. Luth. ad an. 1520.